

Lurelu



Voir l'image et le sens

Francine Sarrasin

Volume 36, numéro 1, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2013). Voir l'image et le sens. *Lurelu*, 36(1), 91–92.



C'est dans la continuité des hommages rendus récemment aux artistes, auteurs d'albums pour la jeunesse, que s'inscrit ma chronique. Les œuvres dont il sera question ont peu en commun si ce n'est d'avoir été primées à l'un des récents concours littéraires : le Prix TD, le prix Marcel-Couture, le Prix littéraire du Gouverneur général ou le Prix Jeunesse des libraires du Québec. Sans lien apparent entre elles, ces couvertures imagées illustrent des histoires originales et s'adressent à des enfants d'âge différent. Il ne faudra donc pas se surprendre que mes analyses s'arrêtent sur certaines de ces illustrations pour proposer, dans un regard attentif, une mise en valeur quelque peu exclusive.

La saison des pluies, Prix TD de littérature jeunesse

La page couverture de *La saison des pluies* de Mario Brassard (Soulières éditeur) a quelque chose de saisissant. Est-ce l'isolement de l'enfant montré debout, de profil et comme refermé sur lui-même qui nous touche? Au premier coup d'œil, ce petit héros pourrait être vu comme un enfant puni qui boude... Mais il y a, derrière lui, les montants de ce qui semble être une croix de cimetière. La force du symbole qui l'attache à ce motif, tout incomplet qu'il soit, induit non plus le caprice mais la peine. Cet enfant, représenté par Suana Verelst, est d'une immense tristesse. Il a la pudeur de ne pas l'étaler sous nos yeux, de s'envelopper dans une cape grande comme l'univers, de se perdre un peu dedans. L'image est traitée dans une sorte de camaïeu, exploitant les teintes sourdes de beige, brun, vert rabattu, noir, des teintes neutres, comme absentes. Seule, la petite tache rouge de la joue rappelle celui qui a tant pleuré. Le jeune héros est tourné vers la droite, vers le côté où le livre s'ouvre, mais ne semble pas vouloir y

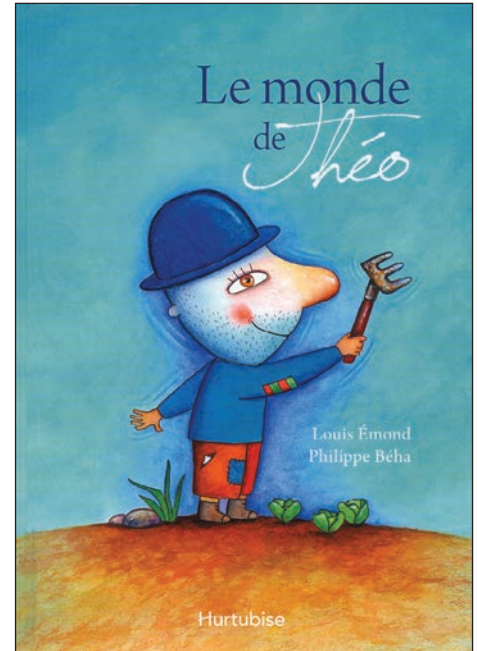
Voir l'image et le sens

Francine Sarrasin

aller. Il reste là, immobile. Sa longue cape touche le sol et rejoint une ombre si longue qu'elle passe de l'autre côté du livre, on pourrait presque dire de l'autre côté de la vie. Car c'est de cela qu'il s'agit. De la mort d'un papa très aimé. L'histoire est racontée à la première personne, au «je», comme l'enfant de l'image est montré seul, dans sa page couverture. Tous les deux ont la même tristesse.

J'ai perdu mon chat

L'album offert en 2012 aux enfants de première année par le Groupe TD, dans le cadre de son programme annuel «Un livre à moi», était de Philippe Béha. Avec *J'ai perdu mon chat* (Éditions Imagine), il s'agit encore de l'histoire d'un enfant triste, qui a lui aussi perdu un être cher. Placé de face, bien centré dans l'espace, le petit personnage de cette page couverture, par son regard intense, entretient avec l'enfant lecteur un rapport immédiat et direct. Il occupe une grande part de la page et il est seul, dans le vide bleu qui l'entoure. Il est désemparé et sa tête, plus grosse que nature, semble s'enfoncer dans des épaules qui échappent à notre regard. Une grosse larme coule sur sa joue. Aucun

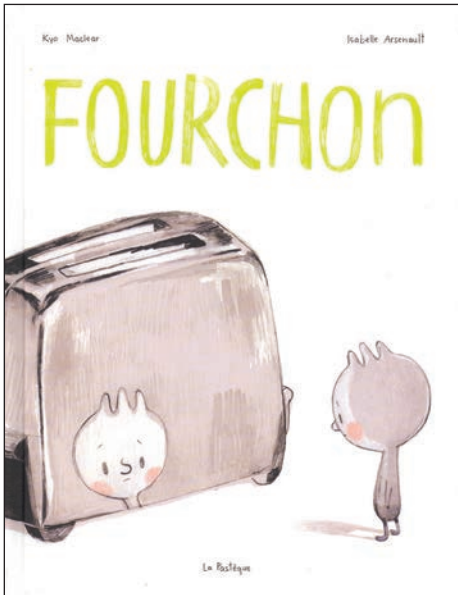


91

décor, aucun accessoire ne s'interpose dans la lecture de cette triste évidence. Juste la phrase, manuscrite en phylactère et qui donne à la fois le titre de l'histoire et la réalité vécue par l'enfant : «j'ai perdu mon chat». L'essentiel est dit, qui est aussi dessiné. Apparemment, rien ne laisse supposer une fin heureuse à cette histoire. Rien, si ce n'est l'éclat des couleurs, de ce formidable bleu sur l'orangé, et des petits motifs intercalés dans les mots qui sont dits. Car bien sûr, en fin de parcours, au bout des pages et du récit, l'enfant sans nom, le «je» de l'histoire, retrouvera son chat!

Le monde de Théo, prix Marcel-Couture du Salon du livre de Montréal

Parce qu'il est montré actif et souriant, le Théo représenté par Philippe Béha dans cet album (Éditions Hurtubise) n'a pas la même solitude que l'enfant au chat. Le bleu du ciel n'est pas non plus aussi fermé que dans l'histoire précédente. Il tourne un peu au vert, comme un espoir, que le visage épanoui du protagoniste confirme aisément. A-t-on remarqué la formulation de l'œil? Gentiment cerné et garni de quatre longs cils, il est ouvert et présenté de face alors que le profil du visage est fortement accentué. Une liberté du dessin, comme est parfaitement libre le jeu des proportions anatomiques. Sous la plume de Louis Émond, la réflexion que se fait Théo, à propos de la solitude, est le fruit d'une quête longuement raisonnée : il est donc logique que sa tête prenne, par rapport au corps, une telle envergure dans l'image de Béha. Sa pensée bien murie le pousse à agir, et voilà que Théo lève le bras dans un geste dynamique. L'effet cinématique se répercute autour de l'autre bras et du



visage. On capte ce mouvement dans les petits traits tracés dans l'espace. Son râteau à fleurs prend ainsi l'allure d'un drapeau, ou mieux, d'un trophée! Cette image est la clé de l'histoire : la lettre E, bien visible au bout du râteau, est l'indice qu'un lien peut exister avec une autre personne, rescapée elle aussi, et vivant quelque part, dans le même monde...

Fourchon,
Prix Jeunesse des libraires du Québec

Si la solitude exprimée dans les récits imagés est souvent lourde et difficile à supporter, la différence est un problème tout aussi complexe. Il est douloureux de ne pas faire partie du groupe. De ne pas trouver, en regard des autres, le sens de sa propre réalité. Le questionnement inquiet de Fourchon devant son reflet en dit long sur son état d'âme. Ni humain ni animal, ce personnage de Kyo Maclear, illustré par Isabelle Arsenault, a malgré tout un visage très expressif. Son langage est clair. Dédoublé par le jeu de miroir, on le trouve blanc ou gris et qu'il soit de face ou de côté, il s'interroge. Qui suis-je sinon un peu cuiller et un peu fourchette? En même temps, ni l'une ni l'autre... Qui suis-je? Certes, le réalisme du grille-pain fait contraste avec la stylisation du personnage. La présence de ce gros «meuble» dans l'environnement de la page et son lien évident au petit personnage nous permettent de situer l'existence de Fourchon dans l'univers de la cuisine, tout près des repas. À la question maintes fois posée «Qu'es-tu, au juste?», il tentera

de se définir, sans succès. Après une épopée pleine de rebondissements entre les batailles de cuillers, fourchettes et autres ustensiles, Fourchon trouvera enfin son utilité, son identité et sa raison d'être. Tout est bien qui finit bien.

La clé à molette,
Prix du Gouverneur général,
volet littérature jeunesse

Donner vie à des formes inhabituelles, issues de nulle part sinon de l'imaginaire créatif, contribue à alimenter la possibilité de rêver. Si Fourchon était un amalgame de cuiller et de fourchette, le lapin rose d'Élise Gravel, même habillé, n'a rien d'un vrai cycliste. Il faut voir que son corps est celui d'un humain, mais son énorme tête aux grandes oreilles et l'espèce de groin qui lui sert de nez ont-ils à voir avec le reste du personnage? Ne serait-ce pas plutôt un masque? À moins qu'ici, sous des apparences détournées, on soit dans l'ordre d'une petite mythologie? Le Minotaure avait bien corps humain et tête de taureau, le Satyre, portion humaine, cornes

et pieds de bouc, le Centaure était moitié homme, moitié cheval... Notre personnage n'est peut-être pas vraiment lié à l'histoire de la mythologie grecque, mais il fait volontiers entrer l'imaginaire enfantin dans un monde fantastique.

Plus concrètement, en revenant à la page couverture de cet album paru à La courte échelle, on observe que Bob marche avec détermination vers la zone du vélo brisé. Le projet de notre personnage, prénommé Bob, a bien des points communs avec *Bob le Bricoleur* de l'émission de Télé-Québec. Un clin d'œil subtil au quotidien de l'enfant lecteur : l'album et l'émission touchent une même clientèle. Mais l'histoire d'Élise Gravel dit aussi autre chose. Sous des allures amusantes, le personnage se livre à certains excès de consommation qui font perdre le fil et l'idée initiale : trouver la clé à molette pour réparer son tricycle. Il porte plusieurs paquets identifiés au magasin vendeur, mais il n'a toujours pas sa clé à molette. Notre héros fait un drôle de petit sourire, un sourire de côté, qui n'est pas encore celui de la prise de conscience. Non, il semble au contraire passablement content de ses achats. La morale de l'histoire n'est formulée directement ni en mots ni en image. Il faut la déduire. En ce sens, l'enfant lecteur est pris au sérieux, car il fera l'effort de voir le ridicule des choses inutiles, achetées sous l'impulsion de l'attrait passager. Il rira de savoir que la clé à molette de Bob était bel et bien dans son armoire et qu'il fallait juste continuer à chercher!

lu

Rectificatif

Dans ma dernière chronique, en page 83 du vol. 35, n° 3, il aurait fallu attribuer aux Éditions de l'Isatis, et non aux Heures bleues, l'album *Arachnée* de Rhéa Dufresne et Manon Arbona.

